Vingt-Quatrième Année. — N° 8427

SIX PAGES — Paris et Départements — CINQ CENTIMES

Lundi 25 Mars 1907

ABONNEMENTS 2-4-6 Boul^d Poissonnière PARIS SEINE & SEINE-&-OISE Trois mois : 5 fr. Six mois : 10 fr. Un an : 20 fr. FRANCE — ÉTRANGER 6 fr. Trois mois 10 fr. 12 fr. Six mois 18 fr. 24 fr. Un an 35 fr.

Stéphane LAUZANNE, Rédacteur en chef

Le Matin

DERNIERS TÉLÉGRAMMES DE LA NUIT

AGENCES A L'ÉTRANGER : LONDRES, 160, Queen Victoria Street ; BERLIN, 112, Leipzigerstrasse ; NEW-YORK, 170, Nassau Street

ANNONCES 2-4-6 Boul^d Poissonnière PARIS Adresse Télégraphique MATIN-PARIS TÉLÉPHONE 103,04 - 103,05 - 103,06 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Jules MADELINE, Président

SEUL JOURNAL FRANÇAIS RELIANT PAR SES FILS SPÉCIAUX LES QUATRE PREMIÈRES CAPITALES DU GLOBE

Dépôt Légal N° 90 1907

Deuil de la Science

AVANT LES OBSÈQUES NATIONALES

LE PLUS GRAND NOM DE LA SCIENCE D'HIER JUGÉ PAR LE PLUS GRAND NOM DE LA SCIENCE D'AUJOURD'HUI

Ses premiers travaux ont eu pour objet la synthèse des composés organiques. Avant lui, on distinguait deux domaines absolument étrangers l'un à l'autre, celui de la chimie minérale et celui de la chimie organique. Entre les deux, une barrière infranchissable ; il existe, croyait-on, certains corps que la vie peut seule créer. Tels sont les sucres et les alcools. Tout ce que le chimiste peut faire, c'est de les extraire des végétaux ou des cadavres des animaux. Berthelot ne voulut pas s'arrêter devant cette barrière et il parvint à la renverser. Il part des éléments, du carbone, de l'hydrogène, de l'oxygène. Grâce à l'effluve électrique, il combine le carbone et l'hydrogène, et il obtient l'acétylène ; de l'acétylène, il passe à la benzine ; puis il produit d'autres carbures et même l'alcool. La voie était ouverte ; on l'a suivie depuis et on a été beaucoup plus loin.

Ce n'était pas encore créer la vie, et il ne semble pas que nous soyons près d'un semblable résultat ; c'était seulement créer sans la vie ce qu'on croyait que la vie seule pouvait faire.

C'était cependant briser l'une des cloisons par lesquelles l'ignorance voulait diviser le monde en compartiments étanches ; l'univers semblait faire un pas vers l'unité. Berthelot sans doute se réjouissait à la fois et de sa découverte et de l'appui qu'il croyait y trouver en faveur de ses convictions. Pasteur, au contraire, se réjouissait quand il avait montré ou cru montrer que la vie seule peut produire le pouvoir rotatoire. Il était de l'autre côté de la barricade.

On doit se féliciter qu'il y ait des savants de génie des deux côtés de la barricade, quand ce sont des hommes d'une absolue bonne foi. C'est tantôt un parti, tantôt l'autre qui remporte une victoire ; mais chacune de ces victoires est une conquête pour la science, puisque c'est un fait nouveau.

La thermochimie a occupé Berthelot pendant de longues années. Toute réaction dégage ou absorbe de la chaleur, et il importe de connaître la quantité de chaleur produite, puisque, plus elle sera grande, plus la réaction sera facile.

Les théories de Berthelot sur ce point ont été fort critiquées ; quelle est la théorie qui ne l'a pas été ou qui ne le sera pas, et même qui ne le sera pas à juste titre ? Nous ne devons donc pas nous étonner que les théories thermochimiques aient évolué et qu'elles n'aient pu conserver leur forme primitive. L'essentiel c'est qu'elles aient vécu, qu'elles aient fait prévoir certains faits et même que, par les travaux qu'elles ont suscités, elles aient fait découvrir d'autres faits qu'elles n'avaient pas prévus. Le rôle des théories, ce n'est pas d'être vraies, c'est d'être utiles.

Et ici que de résultats, combien de données numériques accumulées, quelles élégantes méthodes expérimentales ! Que de faits nouveaux, et, ce qui n'est pas à dédaigner, ces faits ne sont pas isolés, grâce à la théorie de Berthelot ; ils sont ordonnés, au lieu de former un immense chaos. De sorte que, quand elle devra faire place à une théorie plus compréhensive, ils trouveront tout naturellement dans ces cadres nouveaux la case qui leur convient.

×××

Les travaux de Berthelot sur les explosifs se rattachent naturellement à ses idées sur la thermochimie. A la suite de nos désastres, la France avait besoin du dévouement de tous ses enfants ; aucun ne songeait alors à le lui marchander, et Berthelot mit au service de la patrie toutes les ressources de son génie.

On avait commencé à produire des engins d'une formidable puissance, mais dont les effets paraissaient capricieux et mystérieux. Hélas ! tous les mystères ne sont pas encore éclaircis et de temps en temps quelque catastrophe vient nous en avertir.

Cependant les lois générales sont trouvées et elles permettent un emploi rationnel des explosifs ; elles ne l'étaient pas il y a trente ans, et, si elles le sont aujourd'hui, c'est grâce à Berthelot et à son collaborateur M. Vieille. Qu'est-ce que l'onde explosive ? De quoi dépend sa vitesse de propagation ? Il n'est pas nécessaire d'insister pour faire comprendre combien ces problèmes étaient difficiles et combien ils étaient importants. Ces phénomènes sont malaisés à saisir parce qu'ils sont très rapides et parce qu'ils brisent tout sur leur passage ; il faut imaginer des instruments assez délicats pour les fixer et capables cependant de résister à leur action destructive.

L'étude de la chimie végétale a beaucoup préoccupé Berthelot. Les corps vivants font aussi de la synthèse organique ; ils puisent des matériaux dans le monde minéral où ils sont plongés et ils s'en servent pour fabriquer des composés plus complexes. Par quel mécanisme ? Et, en particulier, d'où tirent-ils l'azote ? Ils ont à leur disposition un réservoir immense de ce gaz, qui est l'atmosphère ; mais savent-ils s'en servir, ou ne peuvent-ils utiliser, comme on l'a cru longtemps, que l'azote déjà combiné ? La question paraît résolue aujourd'hui et il semble que les plantes empruntent directement l'azote à l'atmosphère par deux procédés, où le rôle des microorganismes est prépondérant. Les expériences de Berthelot ont mis l'un d'eux en évidence et montré l'importance des microbes contenus dans la terre végétale.

On trouvait chez Berthelot ce qu'on ne trouve plus beaucoup chez les savants d'aujourd'hui, ce qu'on ne trouvera peut-être plus du tout chez les savants de demain : une connaissance approfondie des langues classiques et de l'antiquité.

C'est grâce à cela qu'il ne fut pas seulement un savant, mais aussi un historien de la science ; il nous a fait connaître les anciens alchimistes, ceux de l'Egypte antique, ceux de la Grèce et ceux du moyen âge ; il nous a montré comment la science est née de la magie et combien elle a eu de peine à se séparer de sa mère.

Ces vieux textes, dont les auteurs ne se sont pas toujours souciés d'être clairs, n'exigent pas seulement pour être compris des connaissances philologiques ; ils ne sont accessibles qu'à un savant ; les traductions que nous en ont données les profanes ne sont pas plus intelligibles quoe l'original. Un homme comme Berthelot, à la fois chimiste et grécisant, pouvait seul résoudre ces problèmes.

Ils l'ont beaucoup intéressé dans les dernières années de sa vie. Pour faire revivre la chimie des anciens, il a analysé des métaux et divers produits industriels remontant aux premières dynasties égyptiennes. Quelques semaines avant sa mort, il se préoccupait de faire revenir du Maroc des manuscrits où se trouvent reproduits les écrits de quelques alchimistes arabes.

Enfin Berthelot fut un grand philosophe ; dans tout ce qu'il a fait, on retrouve des traces de cette tendance. C'est par là que son œuvre est grande et c'est par là aussi que l'homme était encore plus grand que l'œuvre.

Il avait foi en la science ; non qu'il attendît d'elle des dogmes immuables ; il savait que nous ne pouvons rien savoir que de relatif et que toute notre science ne peut être qu'un perpétuel devenir. Mais il croyait que devant elle s'ouvre un champ illimité et qu'il n'est pas dans ce champ de partie si éloignée qu'elle ne puisse atteindre un jour, pour peu qu'on lui en laisse la liberté. Cette liberté, il la voulait entière et absolue. Il était resté fidèle aux doctrines qui faisaient l'objet de ses conversations de jeunesse avec son ami Renan et que celui-ci a exposées dans l'*Avenir de la science*.

Il croyait non seulement que la science est grande et qu'elle est belle, mais aussi qu'elle est bonne ; je veux dire qu'elle est capable de rendre l'homme meilleur. Ceux qui la cultivent pour elle-même se sentiront purifiés par ce culte désintéressé. Ceux qui ne peuvent en voir qu'une partie et qui n'en connaissent que quelques applications gagneront aussi à sentir, plus ou moins confusément, qu'il y a quelque chose de plus grand que les intérêts matériels de tous les jours, qui peut servir ces intérêts, mais qui n'est pas fait uniquement pour les servir. Leur faire comprendre cela, ce sera toujours un triomphe de la pensée sur la matière.

Henri Poincaré.
membre de l'Institut.

Depuis hier, les cercueils jumeaux de Marcellin Berthelot et de sa femme reposent sous les augustes voûtes du Panthéon.

Au pied des cercueils, des gerbes fleuries et des couronnes font un tapis, et, sur le drap qui recouvre Marcellin Berthelot, le grand cordon de la Légion d'honneur met une tache plus claire.

Ce matin, les cercueils seront transportés sous le catafalque violet et or édifié au centre du Panthéon.

C'est à neuf heures et demie, ce matin, qu'auront lieu les funérailles. Tous les ministères seront fermés.

HOTE DE LA FRANCE

Il y a en ce moment à Paris un diplomate allemand *in partibus*, venu en France sous le prétexte de consulter certaines archives, et qui cherche à pénétrer dans les milieux politiques, à obtenir de certaines personnalités des déclarations grâce auxquelles il tâcherait ensuite de brouiller de son mieux les cartes entre la France et les puissances qui l'honorent de son amitié.

Presque tout le monde l'évite, bien qu'on cite tels de nos anciens représentants à l'extérieur, comme M. René Millet par exemple, qui lui aient fait accueil, sans savoir évidemment le caractère secret de sa mission.

Ce personnage, c'est M. Schiemann, journaliste influent au delà du Rhin, ami personnel de Guillaume II, le plus aventureux des conseillers de l'empereur.

M. Schiemann est cet écrivain de la *Gazette de la Croix* qui, en pleine affaire du Maroc, a fait contre la France des articles d'autant plus sensationnels que leur violence passait pour avoir été inspirée. Dans un de ces articles, notamment, il disait qu'au cas où l'Angleterre entrerait en lutte avec la Prusse, la France servirait d'otage à l'Allemagne.

Tels sont les sentiments par lesquels il se recommande à notre hospitalité !

SILENCE !

Le Gouvernement déplace un commandant de corps

Le *Matin* a eu l'occasion de narrer l'incident militaire qui a précédé, à Nancy, le départ du colonel Gœpp, commandant le 26e régiment d'infanterie.

Celui-ci, au moment où il faisait ses adieux à son chef de corps, le général Bailloud, avait exprimé le regret que, pendant ses trente-cinq années de service, il n'ait pu reprendre l'Alsace-Lorraine. Le général Bailloud lui aurait répondu, selon certains témoins : « Vous avez rappelé justement que nous avons été à deux doigts de la guerre en 1905. Les mêmes causes ou des prétextes nouveaux peuvent ramener la même situation. *La guerre se fera*, Souhaitons qu'le 26e contribue avec les autres à rendre à la France les provinces perdues. »

Selon le général Bailloud, le ton de son allocution serait quelque peu différent, et, au lieu de « la guerre se fera », il aurait simplement dit : « la guerre peut se faire ».

En tous les cas, dans son ordre du jour aux troupes, relativement au départ du colonel Gœpp, le commandant du 20e corps s'est exprimé en ces termes :

LE GÉNÉRAL BAILLOUD

« Après la guerre, il (le colonel) consacra tout son temps, toute son intelligence, tout son cœur à former des hommes et des cadres qui, le moment venu, seraient en mesure d'affronter courageusement la lutte qui rendra à la France ses provinces perdues et à lui son foyer familial. »

A la suite de cet incident, le général Bailloud a été mandé à Paris par le ministre de la guerre. Il a été entendu hier matin d'abord par le général Picquart, ensuite par M. Clemenceau. Après avoir écouté les explications du général Bailloud, le gouvernement a pensé qu'il n'appartenait pas à un officier, quel qu'il soit et quelque rang qu'il occupe, de donner son opinion, pas plus sur la politique extérieure que sur la politique intérieure. Il a pensé, selon un mot qui a été prononcé, que, si les généraux ont la mission de préparer la guerre, ils n'ont point celle d'en parler, et que sur ces sortes d'affaires, plus encore que sur d'autres, le rôle de l'armée devait rester toujours celui de la Grande Muette. Il a pensé que, dans ces conditions, une sanction s'imposait à titre d'exemple. Trois mesures s'offraient à son choix : le changement d'affectation, le blâme, la mise en disponibilité.

Après examen des circonstances de l'incident, des intentions et du passé militaire du général Bailloud, il s'est décidé pour la mesure la plus faible, qu'il a considérée comme un simple rappel à l'ordre : le changement d'affectation, et ce matin paraît au *Journal officiel* le décret suivant :

M. le général de division Pau, commandant le 16e corps d'armée, est nommé au commandement du 20e corps d'armée, à Nancy, en remplacement de M. le général Bailloud ;

M. le général de division Bailloud, commandant le 20e corps d'armée, est nommé au commandement du 16e corps d'armée, à Montpellier, en remplacement de M. le général Pau.

M. Constans, député socialiste unifié de l'Allier, avait avisé le ministre de la guerre de son intention de l'interpeller sur cette affaire. Il est probable que, l'incident réglé, M. Constans ne persistera pas dans sa résolution première.

LE CRIME MAROCAIN

RÉUNION EXTRAORDINAIRE DES MINISTRES

Envoi de croiseurs

Hier soir, le *Jeanne-d'Arc* et le *Lalande* ont appareillé à Toulon pour le Maroc.

Sur la demande de M. Pichon, ministre des affaires étrangères, le conseil des ministres se réunira exceptionnellement cet après-midi, pour examiner les mesures à prendre à la suite du lâche assassinat du docteur Mauchamp à Marakech.

On nous assure que le gouvernement, très préoccupé de la situation de nos nationaux au Maroc, serait décidé à agir énergiquement.

UNE RÉVOLUTION

La Fraude des Bouilleurs de cru abolie par l'entente du Nord et du Midi

J'écris ces lignes sous le coup d'une émotion vive.

Par lettre authentique, à la date du 10 juillet 1906, le *Matin* m'a chargé de diriger la section qu'il a fondée pour la défense et le développement des intérêts de l'industrie et du commerce français. « Le *Matin*, dit ce document, veut » intervenir comme un conciliateur dans les malentendus que soulèvent journellement les conflits des intérêts, et » travailler à les dissiper au grand jour de la discussion publique. »

Aujourd'hui 25 mars, le *Matin* constate que ces espérances sont réalisées au delà de ce qu'il était permis de concevoir.

Un cauchemar — la fraude des bouilleurs de cru — pesait sur la France ; elle ameutait le Nord contre le Midi, paralysait le Parlement, ruinait la probité agricole, l'honneur commercial, la santé publique. A l'heure actuelle, cette question est résolue par l'accord de tous les intéressés, représentants du Nord, du Midi et du commerce, dans une conférence que le *Matin* a provoquée, qu'il a encadrée, qui aboutit à une victoire.

Au mois de décembre dernier, le « Syndicat national du commerce en gros des vins et spiritueux » avait proposé à la « Société des viticulteurs de France » la constitution d'un « Comité permanent d'alliance de la viticulture et du commerce » pour chercher, en dehors de la fièvre électorale, un remède à des maux trop certains. Mais, en marge de cette alliance, continuait de se mouvoir la formidable « Fédération des associations agricoles de la région du Nord ». La betterave demeurait l'ennemie irréconciliable de la vigne.

Paris n'a pas oublié cette descente des agriculteurs du Nord qui, le 12 décembre dernier, vinrent à Tivoli-Vauxhall organiser un meeting contre le privilège des bouilleurs de cru, et, sur le seuil du Parlement, dirent qu'ils voulaient être écoutés.

J'eus l'honneur de recevoir la Fédération à la Section commerciale du *Matin* ; je lui dis que nous ne voyions le salut que dans une entente directe entre le Midi, le Nord et le commerce. Je demandai carte blanche pour engager les négociations.

Elles aboutirent. Dans le silence, presque dans le mystère, les chefs du Comité d'alliance de la viticulture et du commerce, et les chefs de la Fédération des associations agricoles de la région du Nord se réunirent à la Section commerciale du *Matin* le 12 janvier dernier.

C'étaient, pour les agriculteurs du Nord, MM. Davaine, président de la Fédération, président de la Société des agriculteurs du Nord ; Montmirel, vice-président de la Fédération, président du Syndicat des distillateurs agricoles ; Bachelet, vice-président de la Fédération, vice-président des agriculteurs du Pas-de-Calais ; Beauvais-Dumont, vice-président de la Fédération, vice-président des agriculteurs de la Somme ; Rémy, vice-président de la Fédération, président des agriculteurs de l'Oise ; Guesnet, secrétaire général de la Fédération, président du Syndicat de défense agricole ; Masson, de la Société des agriculteurs du Pas-de-Calais ; Merchier, de la Société des agriculteurs du Nord ; Gournay, de la Société des agriculteurs de l'Oise ; Fleurant, rédacteur de la *Défense agricole* ; Petit, vice-président du Syndicat des distillateurs agricoles, membre de la Société nationale d'agriculture ; Barbier, président du Syndicat technique des alcools.

Pour le Comité d'alliance de la viticulture et du commerce en gros des vins et spiritueux de France : MM. Prosper Gervais et Turpin, vice-présidents du comité ; Liouville, secrétaire général ; Félix Bouffet, Cuvillier, secrétaires ; Goulet, trésorier ; MM. Jean Cazelles, Verneuil, Lenhardt, Janneau, membres du comité.

Les réunions se multiplièrent : on siégea le 15 et le 24 janvier, le 11 et le 12 février, le 4, le 5, le 11, le 12, le 19 mars. On se donnait rendez-vous des quatre coins de la France — du Midi, du Bordelais, de la Charente, de tous les départements septentrionaux. Des députés, des sénateurs, des préfets venaient spontanément aux informations. Les débats révélaient à notre admiration et à notre connaissance des hommes de premier ordre, comme M. Clément Masson, le leader du Nord, incarnant vraiment en soi toutes les qualités d'une terre de lutte et d'effort victorieux. En face de lui, MM. Prosper Gervais, Jean Cazelles, Liouville, Verneuil représentaient l'esprit méridional, ses ressources inépuisables, son habileté à ajouter l'émotion à la persuasion. Entre les deux camps, MM. H. Turpin et Goulet prononçaient, au nom du commerce, des paroles qui pacifient, modèrent les égoïsmes, détendent les colères dans le sourire.

La conversation, ouverte le 15 janvier, était devenue maintenant une conférence officielle. Elle a abouti à l'accord signé au *Matin* le 19 mars 1907, qui, dans les annales de l'agriculture et du commerce français, sera une date historique. On va lire plus loin ce document, véritable monument de sagesse mesurée, de science économique et de sens pratique. Un secret qui a été bien gardé, et dont la confidence n'avait été faite qu'à M. le président de la République, au gouvernement, aux chefs des parties intéressées, devient, à partir d'aujourd'hui, le sujet des commentaires universels.

Le *Matin* est justement fier de voir que les sacrifices qu'il s'est imposés en créant cette Section commerciale et industrielle aboutissent, dès le début de son effort, à encadrer et à soutenir une si magnifique victoire nationale, économique et sociale. Ses colonnes, comme sa salle de conférences, demeurent ouvertes à toutes les discussions, à tous les commentaires que va soulever une telle nouveauté, à la précision des résultats illimités qui sortiront de cette entente encore hier inespérée.

Ainsi se réalise cette partie de notre programme que, le 10 juillet dernier, nous définissions en ces termes prophétiques :

« Le *Matin* veut la grandeur et la prospérité de l'industrie et du commerce français. Avec un désintéressement » total, il leur apporte sa loyauté, son indépendance, sa force. Il ne recherche d'autre profit que la reconnaissance » des bons citoyens. »

HUGUES LE ROUX.

A la cinquième page : " LA CHARTE DE L'AGRICULTURE FRANÇAISE ".

UNE INAUGURATION

Le ministre de la guerre préside une fête de l'énergie

Le général Picquart inaugure le STADE du " MATIN ", à Colombes : les spectateurs sont innombrables et les matches mouvementés

Le Stade ! Voilà donc que ce n'est plus un souvenir, un rêve du passé, une vision antique permise seulement à quelque rustre de lettres évocateur d'Olympie et de Corinthe ! Il revit dans toute sa grâce, sa force et sa beauté, dans toute sa lumière ! Pour revoir le jeu divin des muscles, la splendeur de la santé et le triomphe de la jeunesse, il ne sera plus nécessaire de feuilleter les vieilles images reproductrices des marbres et des bas-reliefs. Nous avons de beaux éphèbes vivants, dont les jambes nues courent sur l'herbe verte et sur la terre sonore. Et un peuple immense consacre à les venir applaudir le tout neuf repos hebdomadaire.

Quel spectacle que celui de l'inauguration de notre Stade ! Ceux qui l'ont vu ne l'oublieront jamais. Avec quel empressement, dès la première heure, la Grand'ville a jeté sur Colombes ses foules endimanchées, qui s'étaient faites belles et joyeuses pour ce théâtre de plein air que le *Matin* avait créé pour elles, achetant un coin de sol et louant un lambeau de ciel ! Des oriflammes claquent au vent, des faisceaux de drapeaux se dressent orgueilleusement, portés par des mâts géants, la petite cité est parée comme aux plus beaux jours de fête ; les rues voient défiler des cortèges ardents ou la procession pensive des vétérans. Tout ce qui touche au passé, tout ce qui prépare l'avenir, dans l'éclat cuivré des trompettes ou derrière les bannières lourdes de leurs colliers de médailles, descend vers ce champ consacré à l'amélioration de la race humaine ! Chaque train qui arrive de Paris charrie des délégations, des coopératives, des curieux, des enthousiastes de sport, des amateurs de football, qui déjà s'entretiennent de la partie qui va s'engager, des familles par milliers qui

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France